

de différence

Le peuple Canadien n'était pas assez sûr encore pour la confédération des Provinces. D'ailleurs ce système est mauvais dans ses principes et fatal dans ses causes. Depuis les petites républiques de la Grèce, et du Moyen âge, jus qu'à celles de l'Amérique confédérative du Sud, aucune n'a pu fonctionner sans malaise, et la plupart sont mortes dans des ruptures sanglantes et des guerres fratricides. Le peuple, et surtout le peuple des campagnes, avec ses mœurs anciennes, ses antiques coutumes, n'est pas propre à former une république sous la protection d'aucune puissance protectrice. Ce que la sagesse des nations proclame, ce que l'histoire écrit en lettres ineffaçables pour l'enseignement futur, n'a pu entrer dans l'étroite cervelle de ces faiseurs de systèmes et de gouvernements.

Maintenant que la face des événements va changer, c'est aux chefs et aux partisans de la démocratie à se maintenir dans une politique d'indépendance et de progrès. C'est à eux d'achever l'œuvre magnifique, commencée par le libérateur de notre pays et le défenseur le plus fervent de nos privilèges.

J. P. Papineau. Il leur appartient de tirer le pays du bourbier où l'ont jeté les pillards, et de faire baisser la tête aux impudentes médiocrités qui composent pour la plus grande partie la Chambre d'Assemblée. Jusqu'ici on a considéré le peuple comme une brute, l'argent est devenu le pivot des victoires électorales, et c'est la seule raison de cet état de choses. Il serait temps qu'aux prochaines élections, le peuple fit main basse de ces députés incapables. Une Chambre, composée de députés honnêtes jugeraient les questions avec plus d'habileté et de justice, et la dignité du nom canadien serait au moins sauvegardée.

Québec, 12 Janvier 1866.

Le vent siffle avec fracas contre les obstacles qu'il trouve sur son chemin, et le froid pénétrant qui règne au dehors m'oblige à me tenir près du poêle.

Silencieux et rêveur, mollement étendu dans un fauteuil antique, les pieds tournés vers l'âtre bienfaisant, et fumant ma pipe avec volupté, je repasse lentement dans mon souvenir les différentes phases de ma vie; puis de temps à autre ma pensée se porte sur l'horizon qui nous environne; elle y voit des points saillants qui sont les illustrations du jour, et, les contemplant un à un, elle s'arrête instinctivement vers un immense point, qui semble à lui seul vouloir englober tous les autres. Elle admire donc attentivement cet objet monstrueux, mais bientôt elle recule comme frappée de la foudre ce géant devant le quel elle s'est extasiée, n'est autre chose qu'une ombre projetée par un autre objet placé plus loin.

Sur cette ombre, on lit ces mots tracés en lettres de feu: "Paul Brennan"

Aussitôt, frappé d'une idée qui ne me quitte plus, je saisis ma plume, cet agréable désennui de ma solitude et j'essaie



DUQUET ET EVANTUREL.

A la porte, sacri-pant, j'en ai assez de tes arlequinades, tu es la cause que mon journal a perdu $\frac{1}{2}$ de ses abonnés

—EVANTUREL. Ingrat.

—DUQUET! Ingrat, non, tu n'as pas à te plaindre. Avec une copie du Véritable Petit Albert, tu peux trouver une fortune. Vite! sors d'ici.

de tracer en peu de mots une esquisse de l'incomparable guérisseur universel ..

Depuis quelques temps tous les journaux ne sont couverts que des annonces de Brennan, où ce monsieur se donne le titre de professeur et de médecin; où il se vante aussi d'être membre de plusieurs académies et universités des Etats-Unis. Ces annonces, relevées de son portrait et accompagnées de certificats vantant sa haute capacité, parcourent tout le pays.

Enfin le nom de Brennan se prononce en Canada avec autant de respect que celui de Napoléon Ier.

Ces jours ci, toutes les rues de Québec sont encore encombrées d'annonces placardées, annonçant l'arrivée de ce célèbre docteur dans l'ex-capitale du Canada.

Les passants, atropés devant les annonces du fameux professeur se coudoient, se heurtent, se disputent, et souvent même il y a émeute. Chacun se demande: "Quel est donc cet homme si puissant qui guérit de tous maux... Et la foule de faire des commentaires. Les vieilles même sont tentées de faire le signe de la croix. Les unes se plaignent du mal de poitrine, les autres prétendent avoir des maux de tête continuels; en un mot, toute la troupe se plaît à constater des maladies jusqu'alors inconnues.

Pauvres gens! vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Eh bien je vais vous le dire.

M. Paul M. Brennan est un inconnu qui nous est arrivé de l'étranger et qui, à force d'audace, de ruse et de magnificence, est parvenu à se créer une réputation brillante en Canada.

C'est un viveur qui veut faire de l'argent à tout prix, quelque soient les moyens nécessaires pour parvenir à ce but. Aujourd'hui, que la fortune à couronner ses efforts dans un premier essai, il redouble d'ardeur, et il déploie une magnificence digne d'un roi.

Il a des professeurs de danse, d'escrime, et même on dit qu'il est très-fort dans l'exercice de la savate.

Vous le voyez passer dans nos grandes rues, monté sur un magnifique cheval arabe, pur sang; ses pieds mignons se perdent dans de grandes bottes à l'écurière, qui étincellent au soleil comme la tête d'une duchesse; sa chevelure ou te bouclée, toute papillonnée, retombe sur ses épaules en longues spirales d'or; et le chapeau de ministre à larges bords qui couvre l'extrémité supérieure de ce personnage fantastique achève de lui donner un aspect enchanteur qui trompe et séduit.

Voit-il sur quelque place publique un groupe de dames, d'un mouvement de packa, il relève sa tête orgueilleuse et fait onduler sa splendide chevelure; son oeil dominateur lance des regards qu'envierait un puissant souverain et sa main de comtesse se plaît à caresser sa reluisante moustache.

Tout le monde se questionne sur son passage et le nom de Brennan, transmis de bouche en bouche, ne s'éteint que lorsque les ombres de la nuit posent sur la paupière des mortels leurs doigts pesants et les oblige à garder le silence.

Le lendemain, le professeur Brennan voit la foule encombrer son bureau, et suivant sa coutume, il étale aux yeux de ses admirateurs tout ce dont il peut disposer en fait d'instrument, &c. &c.

En voilà assez, je pense, pour faire comprendre au peuple canadien qu'il ferait bien mieux d'encourager ses compatriotes que de s'extasier devant les blagues d'un étranger.

UN VIVEUR.

SCENE CANADIENNE

FRANCAISE.

Monsieur Joseph Savard, amateur déjà bien connu du public québécois doit donner, à la fin de ce mois une soirée dramatique à la Salle Musicale, Haute Ville. Cette société se recommande au public sous deux points de vue d'abord, ce sera des jeunes canadiens qui raviveront la scène ce soir là, ensuite on repré-